

## Pas-toute et Jouissance Autre

Marie-Charlotte CADEAU

Rome, mai 2009

Considérez ce que je vais vous dire ce soir comme une modeste introduction au Séminaire *Encore*, et en particulier, puisque c'est sans doute le plus connu de ce séminaire, à la manière dont Lacan aborde, mais de façon décisive et parfaitement inédite la question de la jouissance féminine.

Non que cette question ne le tourmente depuis des années, et comme nous le savons, il n'a pas manqué de souligner depuis ses premiers séminaires l'insuffisance de Freud à cet égard.

Lacan nous dit clairement qu'il s'agit pour lui de continuer à tirer les conséquences de cet instrument logique qu'il a établi dans les séminaires précédents, à savoir ce quantificateur "pas-tout", quantificateur de l'une des formules de la sexuation, qui doit se lire pas-tout dans la fonction phallique, qui s'applique aux parlêtres qui viennent se ranger dans l'altérité, et non dans la filiation directe du Père, et donc en particulier les femmes.

Ce séminaire pourtant, déploie beaucoup d'éléments concernant Ses hommes et la jouissance masculine puisqu'à vrai dire l'un ne va pas sans l'Autre, c'est bien la difficulté profonde ; ce dont il s'agit, c'est de penser la différence et je dirai en passant pour ceux qui éventuellement connaîtraient le paysage intellectuel français, et bien que Lacan, comme souvent ne nomme pas son adversaire lèe plus intime, il s'agit de penser la différence autrement que ne le déploie Jacques Derrida, qui avance son concept de "différence", et contre lequel Lacan produit son "Ya dl'Un", Un de différence justement, "Ya dl'Un" qui est le point central du Séminaire *Ou pire*.

Mais je ne développerai pas ce point ce soir de façon précise bien qu'il soit impliqué et sous entendu dans tout le séminaire *Encore*.

J'ai exposé l'année dernière là même, comment par la voie logique, Lacan en est arrivé à établir les formules de la sexuation.

Ces formules inscrivent donc une fonction dite fonction phallique, dans laquelle chaque parlêtre devra s'inscrire.

Par la fonction phallique ainsi que les mathèmes de la sexuation, Lacan tente donc d'aborder comment les parlêtres, c'est-à-dire ces êtres

dont la nature est radicalement transformée par le langage, se trouvent exclus d'une sexualité que Lacan appelle plaisamment "animique" et non pas animal, faisant donc allusion à l'âme, car cette sexualité, celle d'un rapport sexuel inscriptible, serait aussi bien celle de l'animal que de la mythique rencontre des âmes ; les parlêtres donc ont à se situer dans leur identité sexuée et à se "rater" plutôt que rencontrer, dans une sexualité par rapport au référent phallique, Référent qui se trouve dans le langage, et même grâce à auquel il y a du sens.

Si Lacan emploie la voie logique, et même logico-mathématique, allant jusqu'à dire que "la logique porte la marque de l'impasse sexuelle", il ne faut pas oublier que Lacan ne fait pas de la psychanalyse une logique, ni une mathématique : toutes deux ignorent le sujet, forclusion du sujet de la science, et la logique ne pose aucunement le phallus comme référent, mais en dernier recours, tout simplement les objets de l'univers : c'est la position de Frege.

C'est pourquoi, dans *Encore* nous allons avoir la surprise de voir Lacan, après un séminaire hautement mathématisé, *Ou pire*, de voir Lacan à la fois revenir à la question de l'Être pour aborder celle de la Jouissance et de l'amour, et déclarer que le "truc mathématique n'est pas celui de l'analyse". Ce qui ne "empêche pas de maintenir la nécessité du logico-mathématique "pour serrer les impasses du sexuel" et de transmettre le savoir du psychanalyste.

Avant de prendre cette question de l'Être et de la Jouissance, je voudrai, sans redévelopper ce que j'ai fait l'année dernière vous rappeler le plus simplement possible, pourquoi le "pas-tout" s'impose à Lacan comme nécessité qualifiant le parlêtre en position d'altérité.

Pour que l'on puisse écrire le rapport sexuel, il faudrait, en suivant notre logique commune qui est aristotélicienne, que l'on puisse écrire les deux propositions universelles : "tous les hommes ont le phallus" et "aucune femme n'a le phallus", c'est-à-dire des énoncés qui posent une essence ou un être concernant le sujet de la proposition.

Or, s'il est relativement facile de montrer que la première proposition, "tous les hommes ont le phallus", ou mieux "tous les hommes sont castrés", ce qui revient au même, que cette proposition ne se soutient que de l'exception du Père, hors castration, d'un Un, "au-moins un", le dit côté féminin ou de l'Autre est plus complexe.

L'écriture de l'universel négative féminine ne se soutient pas. Mais seul le passage à l'écriture de la fonction phallique le montre. Il faudrait

écrire  $\forall x \Phi \bar{x}$  par opposition à  $\forall x \Phi x$  cela signifierait soit, que toutes les femmes n'ayant pas de rapport au phallus seraient psychotiques, soit que la fonction se nie elle-même puisque aucun  $x$  n'y répond. La solution de cette impasse est un coup de force cependant, ce qui montre bien que Lacan fait passer la clinique avant la logique : faire passer la barre sur le  $\forall x$ , donc  $\forall \bar{x} \Phi x$  : ce n'est pas de tout  $x$  que la fonction phallique peut s'écrire, ce qui ne signifie pas que certaines femmes seraient phalliques et d'autres pas, mais que les femmes ne sont "pas toutes" dans la castration.

L'impasse logique, c'est donc de ne pouvoir intégrer les femmes dans l'Universel. L'impasse sexuelle qui lui est liée, c'est donc qu'elles n'occupent pas le même espace que les hommes. Elles constituent la réponse du Réel à la sollicitation du Symbolique, et y répondent au titre de leur singularité, qui seule échappe à la logique de l'Universel.

Mais leur singularité n'est pas l'exception, même si la pathologie nous montre bien la tentation constante de faire de cette singularité une exception, par exemple dans la pseudo-paranoïa.

Demeure que ce "pas" du pas toute, posé explicitement par Lacan comme indéterminé, et pire, contingent, qui pourrait donc n'être pas, entre "toute pas phallique" et "toute phallique", l'anorexie et l'hystérie, voire le "pas du tout phallique", i. e. la psychose, pose de nombreuses questions, ouvre à une clinique complexe du cas par cas comme toujours certes, mais ici particulièrement subtile dans la mesure où il s'agit de tenter de repérer la mesure de la béance que ce pas ouvre dans le "tout", béance qui comme je viens de le dire, file vers la pseudo ou réelle psychose.

D'où la question de la "folie" des femmes, depuis longtemps repérer dans la psychiatrie, la grande psychiatrie classique qui commence au 16<sup>ème</sup> siècle avec Ambroise Paré.

C'est avec Gresinger, puis surtout le psychiatre français Moreau de Tours, que fut soutenu le concept de folie hystérique, à différencier de l'hystérie. Distinction que reprenait Freud, ce qu'on oublie trop souvent, qui distinguait clairement la grande et petite hystérie : pour vous en donner brièvement un exemple : la petite hystérie, c'est Dora, la grande, c'est Mère Jeanne des Anges, cette célèbre Supérieure du couvent des Ursulines de Loudun, lors de l'affaire Urbain Grandier, i.e. au dernier procès en sorcellerie qui eut lieu en France à la fin du 17<sup>ème</sup> qui se termina par une condamnation au bûcher, et une exécution effective, Jeanne, donc,

Supérieure de Couvent diabolisé, Jeanne, à côté des attaques hystériques classiques, présentait des hallucinations visuelles et auditives, ainsi que sept personnalités différentes correspondant à sept démons dont elle était possédée. Ni Gilles de la Tourette, ni Charcot ne s'y trompèrent : il ne s'agissait pourtant pas de psychose, mais de "folie". La spécificité d'une clinique féminine est donc très repérée, même si des hommes présentent les mêmes types de symptômes, ce que Charcot fera admettre officiellement ; hommes dont nous dirons de nos jours qu'ils sont en position féminine. Il est certain que ce concept de "pas-toute", c'est-à-dire, pas toute dans la castration, et même "si peu", comme le dit Lacan dans *Ou pire*, "mis à part un petit rien insignifiant", "elles sont pas castrables", est une solution éclairante quant à cette clinique protéiforme basculant de la dissolution pseudo schizophrénique à la rigidité pseudo paranoïaque et de toute manière posant cette question : le pas-tout suppose-t-il toujours une moitié folle en chaque femme ?

Pas-toute dans la castration, sont donc les femmes ou les parlêtres dans une position féminine. Cela éclaire immédiatement les difficultés du désir féminin puisque le désir est lié à la loi et donc à la castration ; on comprend peut-être un peu différemment pourquoi Freud avait de la peine à répondre à la question : que veut une femme ?

Nous savons combien, dans la clinique, nous rencontrons tant de jeunes femmes qui, veulent un enfant peut-être, un homme sans doute, ou l'inverse, mais au-delà de cet automatisme phallique, ont bien du mal à se repérer dans ce qu'il en serait d'un désir ou d'un fantasme inconscient qui leur serait propre, malgré quelques investissements sublimatoires : la danse, la peinture etc... Elles rencontrent plutôt "un blanc" subjectif disent-elles, une sexualité qui s'ennuie vite, ou qui ne s'allume pas facilement,

A cela fait évidemment exception, mais pas nécessairement sur tous les plans, les hystériques fortement identifiées au Père.

Cette problématique subjective, peut se traduire aussi par la difficulté à dire "non" aux sollicitations érotiques ou autoritaires, aussi bien que par un non massif, défensif et hystérique.

Cette difficulté peut se lire sur les formules de la sexuation, dans la relation que la formule pas-tout  $x \Phi x$  entretient avec la quatrième formule

$\exists x \Phi \bar{x}$ . Rien donc qui fasse objection, donc limite au  $\bar{\forall}$ . La fonction

phallique est annulée, alors que du côté masculin, elle est suspendue par au-moins une valeur de  $x$ , qui lui fait limite.

Ceci nous permet de bien préciser, (mais je n'en ferai pas la démonstration, je vous renvoie par exemple aux articles de Marc Darmon) que pas-toute n'est pas pris en extension, i.e. que la pas-toute féminin est à distinguer d'autres formules où se trouve exprimer qu'il n'y ait pas tout ; il suffit justement d'une exception, qui fonde et pourtant décomplet en même temps le tout. C'est le paradoxe du coté masculin, qui ne s'éclaire que de ce que le Un surgit du 0. Mais ceci n'est possible que dans un ensemble fini d'éléments. Si l'ensemble est infini, il s'avère qu'une exception n'est pas constructible puisqu'il faudrait construire le savoir où serait cette existence qui échappe à l'infini, à l'infini des femmes ; or, nous ne pouvons construire cette exception, qui serait La femme, et qui serait, non seulement Autre, mais Tout Autre. Le Tout-Autre c'est l'impossible, car le Tout Autre serait un autre Un, c'est l'impossible à penser, c'est-à-dire le refoulement originaire.

Donc le pas-tout féminin, dont Lacan nous dit qu'il va chercher à explorer les conséquences dans *Encore*, s'il s'implique que les femmes constituent un ensemble ouvert où elles sont chacune, une par une pas-toute dans la fonction phallique, mais chacune à leur manière, c'est plutôt du côté de l'énigme de la jouissance qu'il recèle plutôt que du désir assez flou qu'il instaure, que ce pas-tout relance le travail de Lacan et le nôtre. (Je dis relance, puisque vous savez qu'à la fin du séminaire précédent, Lacan avait laissé entendre qu'il s'arrêterait là.)

A notre grande surprise, après la mathématisation considérable du Séminaire *Ou pire*, c'est plutôt avec une conceptualisation philosophique et théologique, que l'on aurait pu croire dépassée, que Lacan aborde la question de la Jouissance, en particulier à travers une reprise de la question de l'Être, et de l'amour. Il y précise même que "le truc mathématique" n'est pas celui de la psychanalyse, mais n'en maintient pas moins la nécessité, et d'ailleurs le Séminaire débouche sur l'établissement du Nœud Borroméen.

Ce séminaire se présente comme une élaboration reliant deux termes a priori opposés : le signifiant et son effet de signifié, et la Jouissance. C'est à l'intersection de ces deux champs que vient se poser la question de la féminité, précisément dans la mesure où elle révèle en quoi ces deux champs, soit se recouvrent, soit se disjoignent.

Si la Jouissance se pose comme "ce qui ne sert à rien", elle s'oppose au principe du plaisir freudien, c'est-à-dire au besoin de décharge et

d'autoconservation, et la jouissance sexuelle est par elle-même une limitation de la Jouissance, parce qu'elle est la Jouissance qui dépend du signifiant.

Pour le dire en simplifiant beaucoup, Lacan a toujours évoqué un champ de Jouissance infinie. Par exemple dans le texte de 1960 des Ecrits "subversion du sujet et dialectique du désir", il donne à cette Jouissance une dimension ontologique et cosmique, puisque c'est celle dont "le défaut rendrait vain l'univers" et qui fait "languir l'Être lui-même". Cette Jouissance de l'Être, inaccessible au langage, pourrait s'illustrer de ce que le Père du mythe de Totem et Tabou garde en "réserve", mais surtout serait celle du "Je", du "Je" qui pourrait dire "Je suis" et pas seulement "je pense" (là où je ne suis pas), jouir de son être donc tout comme l'univers jouirait d'être, et n'aurait pas d'autre raison de subsister et de venir troubler la pureté du néant. Vous entendez en filigrane la question métaphysique : pourquoi quelque chose plutôt que rien, et la réponse de Lacan : "pour jouir", bien que ça ne serve à rien. Il y a là un écho de l'Ecclésiaste.

Mais cette Jouissance est inaccessible : le signifiant phallique nous en sépare, et par la coupure qu'il introduit dans ce champ de Jouissance, nous maintient, en tant que parlêtre dans la Jouissance phallique. Jouissance que Lacan appellera "du semblant", jouissance sexuelle autorisée par la castration et qui dépend strictement du signifiant. Dès lors, nous ne jouissons pas, nous sommes "joués par la Jouissance".

En effet, ce qui nous manque pour accéder à ce qui serait notre être, ce qui manque au "je suis" pour être symbolisé par le langage, c'est l'appui du signifiant qui arrêterait le renvoi infini d'un signifiant à l'autre, c'est-à-dire le signifiant de l'Autre, du tout Autre dont je parlais tout à l'heure, dont le manque s'écrit  $S \bar{A}$  et qui peut aussi bien se lire comme manque du signifiant de l'Autre sexe dans l'inconscient, pas de symbolisation du sexe féminin en tant que tel : il n'y a qu'un Phallus, puisque lui-même signifiant de l'un.

L'écriture  $\Phi$  et  $S \bar{A}$  ne doivent donc pas être confondues bien qu'étroitement liées. Dans  $S \bar{A}$ , la barre est "en creux", voire en abysse, indiquant le manque du signifiant, que Lacan écrira d'abord -1, et plus tard 0. Et le  $\Phi$  viendra désigner qu'il y a de l'Un, du signifiant Un, une barre en relief si vous voulez, dans le Réel, qui vient s'imaginer comme agaçant le désir et comme fonction de Jouissance castrée, seul signifiant de la sexualité.

Maintenir l'écart entre les deux écritures est indispensable puisque la

Jouissance féminine se trouve justement divisée par leur différence, et en éclaire l'énigme. Pas toute dans la fonction phallique, voudra dire, avoir un rapport énigmatique avec cette écriture **S Å**.

Mais avant d'aborder celle-ci, soulignons bien le retournement que Lacan fait subir à la question de la Jouissance, d'une Jouissance qui serait infinie, ou Jouissance de l'Être. Retournement qui devient explicite dans *Encore*.

Alors que Lacan semblait poser la Jouissance dans son infinitude comme préalable à son interdiction par le signifiant phallique. Jouissance infinie, de l'Autre, de l'Être, hors langage, d'un corps non ravagé par le langage..., Lacan pose dans *Encore* le primat du langage et de l'inscription phallique, pour les Jouissances masculines et féminines (je laisse de côté provisoirement la Jouissance dans la psychose, mais elle dépend ô combien du langage également). La Jouissance de l'Autre ou de l'Être, n'est pas interdite mais impossible.

En revanche, il va constater cliniquement qu'une Jouissance existe, non pas en-deçà du phallus, mais dans un au-delà de la Jouissance phallique, non pas de l'Autre, mais Autre, à laquelle peuvent avoir accès les parlêtres qui se trouvent au lieu de l'Autre, c'est-à-dire exclus de la filiation directe d'avec le Père, et de ce fait pas-tout dans la fonction phallique.

Cette Jouissance Autre, si elle apparaît comme un au-delà de la Jouissance Phallique, si même elle est hors langage, elle est produite comme au-delà du langage par le signifiant lui-même, et Lacan substitue à l'être philosophique, l'être de la signifiante.

Cette Jouissance Autre est supplémentaire, c'est un supplément de Jouissance, mais qui de plus ne fait pas "trait", c'est-à-dire ne peut servir pour que l'ensemble de femmes soit fermé, le caractériser par un trait qui les réunirait "toutes", sous la bannière de cette S Å? Jouissance qu'il va nommer "folle et énigmatique", bien que, comme il le dira dans *Télévision*, elles, les femmes, à moitié folles, ne sont pourtant "pas folles du tout", à entendre dans la multiplicité de ses signifiés possibles donc.

Ainsi une femme va-t-elle se trouver divisée par la Jouissance, puisqu'elle a rapport d'une part avec le signifiant phallique qu'un homme peut incarner pour elle, mais auquel elle a eu affaire, dans le meilleur des cas avec son propre père, même si cela ne permet pas d'advenir à la féminité, et à cet Autre, S Å, radicalement toujours A, qui ne la fonde pas non plus dans une identité, qui la rend toujours Autre à elle-même.

Du côté masculin, la Jouissance phallique entraîne la mise en place du fantasme, soutenu donc par l'objet a cause du désir : c'est par cet objet a, que la fuite des signifiants se trouve arrêtée, le manque dans l'Autre bouché, la barre en creux sur le A, voilée. La tentative de saisie de l'objet perdu, pour le dire vite, oriente le désir inconscient, et fait la Jouissance - ratée certes - du côté masculin, objet a que peut représenter un morceau de corps.

Mais ce n'est pas l'objet qui supplée à l'absence de rapport sexuel du côté féminin, car l'objet a ne reçoit pas de validation du fait d'être "pas-toute" dans la castration. Qu'est-ce qui donc va prendre la place du fantasme pour une femme, et supplée au rapport sexuel ?

C'est Dieu, répond Lacan : voilà qui est surprenant ! qu'entend-il par là ?

Le terme de "biglerie" va venir pointer ce à quoi une femme à affaire alors.

D'une part, le partenaire d'une femme, c'est l'au-moins Un, hommoïnzin, ce Un dans le Réel métaphorisé par le Nom du Père (*Ou pire*). C'est le bon vieux Dieu, l'Autre de la parole. Pourtant le rapport d'une femme à celui-ci est déjà complexe, puisque comme il l'évoquait déjà dans le congrès sur la sexualité féminine en 1957, il s'agit de ce côté "d'un amant châtré ou mort" dont il est nécessaire de reporter l'adoration qu'elle voue, "en sensibilité de gaine au pénis".

Du point de vue clinique, c'est la question de la frigidité, qui se pose, que nous rencontrons fréquemment, et qui n'inquiétait aucunement Lacan, parce que cette Jouissance, orientée par le bon vieux Dieu dissimule, voire se mêle à la Jouissance Autre proprement féminine.

Pourtant à ce sujet, Lacan est très prudent : "il y a une jouissance dont peut-être elle ne sait rien sinon qu'elle l'éprouve. Elle le sait quand ça arrive, ça ne leur arrive pas à toutes" et Lacan de se plaindre, que malgré ses supplications, les femmes n'en disent pas grand-chose, sauf peut-être les mystiques. Car dans cette Jouissance Autre, c'est bien Dieu dont il s'agit ; mais de l'autre face de Dieu.

Car si le bon vieux Dieu, la psychanalyse par la voie logico-mathématique, montre qu'il se réduit au fond à un opérateur structural, dont la Genèse à partir du 0 est déployé dans *Ou pire* ; il n'en est pas de même pour cette autre face de Dieu "qui n'a pas fait son exit, sa sortie" nous dit-il. Ce n'est pas un Autre Dieu, il n'y en a pas deux, mais nous dit-il "il n'y en a pas un non plus."

Comment comprendre cela ?

Il nous faut comme Lacan écouter les mystiques d'abord, que ce soit Hadjevich, Thérèse, ou Jeanne Guyon, toutes font état de ce que Thérèse appelle dans son autobiographie ce "martyr de douleurs et de délices". Thérèse, décrivant le ravissement, évoque bien cet emportement de l'âme et corps : "l'âme est emportée on ne sait en quel endroit", "tandis que la tête suit ce transport sans qu'il y ait moyen de la retenir, et que le corps tout entier ne touche plus terre". Ce "ravissement" "fond sur vous avec une impétuosité soudaine", il rend étrangère au monde, et ne laisse que "le désir ardent de mourir". "Je meurs de ne pas mourir" dira-t-elle. Désir ardent de mourir où nous pouvons peut-être déceler l'extinction du sujet. Mais ce ravissement est suivi toujours de périodes de sécheresse, de vide, de désertification, où elle "se demande où est son Dieu".

Ces quelques phrases nous donnent une indication sur ce qui peut caractériser cette Jouissance Autre, dont nous pouvons entendre quelque chose chez certain patient ou certaine patiente, bien qu'à moindre intensité : cette annulation de la fonction phallique au cœur du psychisme semble permettre une jouissance du corps, assez étrange, délivré de tout effort pour l'atteindre, et permettre l'appréhension d'une énigmatique présence autant que du vide, d'une énigmatique présence qui surgit du vide.

Comment entendre cela ? Est-ce la Jouissance dans l'Autre de ce signifiant absent, l'Autre de l'Autre, l'Autre sexe cette part de l'Autre inexistante sur le plan symbolique, mais dont l'absence prendrait consistance, comme on dit entendre le silence. Jouissance hors symbolique et même délie de l'inconscient. Puisque hors chaîne signifiante. Les femmes ne disent-elles pas souvent qu'elles ont le sentiment d'être une page blanche sur laquelle rien ne s'écrit. Mais aussi pourquoi Lacan évoquera dans *Encore*, le fait que "l'inconscient ne leur fait pas la part belle."

Ce qui est remarquable cependant c'est que cette question de la Jouissance Autre oblige Lacan à reprendre celle de l'amour, qui lui est intimement liée.

Or, Lacan a beaucoup insisté sur le narcissisme de l'amour, qui ne nous fait pas accéder à l'autre, mais seulement à son "habit" éventuellement.

*Encore* commence effectivement avec l'aphorisme assez méprisant que l'amour n'est pas le signe de la Jouissance, mais se termine par une page superbe sur l'amour comme rencontre des inconscients.

Sans entrer dans un commentaire plus précis qui demanderait beaucoup de temps, je voudrais indiquer comment Lacan, avec la question de la Jouissance Autre féminine déplace la question de l'Être, telle que la philosophie l'a posée.

Il y a chez Aristote une étude systématique de l'être dans le discours, c'est ce qui a intéressé Lacan bien sûr : logique et ontologie.

Mais il a aussi chez Aristote, comme chez Platon, une théologie, ce qui fait qu'il n'est pas si opposé à Platon. L'Être suprême, Cause suprême, Dieu identifié à l'Être. Donc, est le moteur immobile à partir duquel le monde est mû, d'une mobilité que le langage doit saisir avec beaucoup de difficultés et où le verbe être joue un rôle essentiel.

Aristote cependant a ouvert la question de la jouissance divine avant nos religions. Bien que ce moteur immobile ne soit pas un sujet, il est pour chaque être vivant depuis la plante jusqu'à la partie supérieure de l'âme humaine, l'intellect, il est aussi le Souverain. Bien dont la jouissance assure le bonheur. L'œil jouit de regarder, l'intellect de contempler, et dans la recherche de l'exercice de ces actes, chaque partie du monde trouve le bonheur tandis que Dieu jouit d'être cause et savoir de ce qui fait le bonheur.

Saint Thomas s'engouffre dans cette idée que Dieu jouit, en sachant notre bien, mais en nous aimant (l'amour surgit avec les religions du Livre), et que nous pouvons nous-mêmes aimer Dieu et chercher notre bien, en même temps que tout ce qui sera fait pour le bien de notre être assurera en même temps la Jouissance de Dieu.

Or, à cela s'oppose la Jouissance mystique féminine ; il faut dire, et Lacan le sait, mais il ne le dit pas, que cette Jouissance est évoquée d'une certaine manière par les Pères de l'Eglise grecque (le pseudo Denys l'Acropagyte) poursuivi par Maître Eckart pour lesquels Dieu "n'est pas", est au-delà de l'Être et même de l'Un. Dieu est Néant. Tout ce que l'on peut en dire ou en penser, cela n'est pas Dieu. L'âme en est elle-même anéantie, dessaisie, déprise.

Jeanne Guyon, est certainement l'une des mystiques qui a su nous faire percevoir le cheminement intérieur qui conduit à cette extrémité d'une manière qui nous est plus proche dans le temps, et son expression plus familière donc.

Ce qui nous frappe lorsque nous la lisons, c'est effectivement la progressive perte du moi, qui lui demande d'abord beaucoup d'efforts : il

s'agit d'aller vers une "indifférence" aux goûts et dégoûts des sens, souffrir les blessures narcissiques de son entourage, ou plutôt les accueillir, s'en laisser traverser sans résistance. Mais il s'agit d'abandonner du même coup la conscience trop réfléchie, car ce mouvement ramène à soi-même pour "se" critiquer ou "se" punir". Il faut laisser le regard de Dieu faire. "Il faut vous laisser faire comme une chambre qui laisse tout entrer et sortir" écrira-t-elle à Fénelon. Ce qui est important, c'est l'amour pur qui remet "tout" à Dieu dans un mouvement de délaissement, qui n'exclut pas la douleur, loin de là. Cette douleur va de l'acceptation des tyrannies de son mari, et de sa belle-mère à la maladie de la petite vérole qui la défigure.

Tout est bon pour briser les résistances. Le pire c'est de perdre l'estime de soi, mais il le faut, et donc ne pas non plus résister aux défaillances. C'est ainsi que Jeanne se trouve plongée au cœur de cette dernière grande crise du christianisme au XVIII<sup>ème</sup> : y a-t-il il un amour pur, non égoïste, absolument différent du modèle de l'Antiquité, christianisé par Saint Thomas ? C'est ce qu'on a appelé la controverse du pur amour, autour de Fénelon. La papauté ne plaisantait pas, Fénelon fut condamné et Mme de Guyon fut, elle aussi, sept ans en prison.

C'est que ce Dieu qu'il faut aimer d'un pur amour est un Dieu rigoureux : cette perte de "soi", jusqu'au néant, avant qu'elle ne se découvre liberté, entrée dans une "vastitude", concept effectivement étrange et caractéristique de Guyon, Jouissance Autre quelque peu différente de l'extase de Thérèse, nécessite ce qui s'est appelé "la supposition impossible", à savoir la condamnation à l'enfer de l'amant(e) au cœur le plus pur. C'est donc à un Dieu dont la cruauté n'est pas sans ressembler à celle de Sade qui peut conduire la Jouissance Autre.

Est-ce type d'expérience, en filigrane, que nous pouvons entendre chez nos patients ou patientes ?

Nous pouvons mesurer ici l'écart entre l'hystérie et une position féminine : si l'hystérie se caractérise par "un immense non" comme me le disait une patiente encore cette semaine, ici Mme Guyon, dit "oui", oui aux conséquences d'être Autre. Le paradoxe étant que c'est souvent chez la même femme, que nous trouvons cette révolte, et cette difficulté d'appui subjectif, qui s'il est exploré dans les conséquences ultimes par les grandes mystiques, peut aussi, plus banalement la livrer à l'homme qui - Lacan le souligne dans *Ou pire* - ne saura pas respecter cette absence à elle-même, ce qu'il nomme alors cette "jouissance-absence". Cette jouissance Autre de la

pas-toute me semble soit l'expose à être, comme on dit "sous-influence", proche en cela de la Jouissance schizophrénique, soit lui donner le bénéfice d'un "grain de liberté".

Reste que l'illusion pour ces mystiques est d'atteindre le Néant, qui "n'est pas" puisqu'il a un être de signifiante dès lors qu'il est énoncé ou pensé.

En revanche, nous dira Lacan en 1975, "quoique l'être et le non-être soient la même chose, il faut un trou pour les faire tenir ensemble. Chaque fois que nous avançons un mot, nous faisons sortir du néant, ex-nihilo, une chose". C'est peut-être ce trou, auquel les pas-toutes sont affrontées, hors symbolisation que peut en donner, éventuellement le 0.

Je vais terminer par deux questions, peut-être hérétique.

Cette Jouissance Autre, est-elle accessible ou simplement vécue à travers et/ou conjointement à une expérience de sublimation ?

Je songe par exemple à Yves Klein.

Puisqu'il y a à Rome une exposition Giotto, vous savez peut-être que c'est chez Giotto qu'il découvre la monochromie du bleu, qui va occuper une grande partie de son œuvre. Œuvre est d'ailleurs un mot inadéquat, puisque ses tableaux ne sont "que la cendre de son art". Art qui consiste à capter une "beauté qui existe à l'état invisible" et pour cela, la couleur lui semble le meilleur moyen. En particulier comme une "couleur" ignorée jusqu'au moyen-âge ; ce qu'Yves Klein reprend en affirmant que le bleu n'a pas de dimension, qu'il n'amène pas d'associations d'idées concrètes, tout au plus celles de la mer et du ciel, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus abstrait dans la nature concrète. Le bleu donc fait jouer à la nature picturale le rôle du vide, du silence, il engendre une "zone de sensibilité" picturale de l'immatériel.

Voici ce qu'il écrit : "en 1946, j'allais signer mon nom de l'autre côté du ciel. Ce jour là étendu sur la plage de Nice, je me mis à éprouver de la haine pour les oiseaux qui volaient de-ci - de là dans mon beau ciel bleu, parce qu'ils essayaient de faire des trous dans la plus belle de mes œuvres".

Les trous ici sont phalliques, ils figurent plutôt des traits phalliques dans ce vide bleu qu'il va tenter de ressaisir sur les toiles.

Alain Jouffroy le poète, dit admirablement la stupeur muette et calme, éprouvée devant ces monochromes bleus, stupeur qui n'est ni attraction, ni indignation, ni admiration... mais un silence intérieur : "il m'inonde de silence, comme si le silence était son rayonnement". Il faut bien sûr préciser les rapports de la sublimation et de la Jouissance Autre.

Leur Jouissance peuvent-elles se conjoindre tout en se distinguant, les effets de beauté, dernier rempart avant la mort, avant cette jouissance ultime à laquelle il n'est pas si certain que la Jouissance Autre échappe ?

Enfin, toute dernière question, cette Jouissance Autre n'a-t-elle véritablement aucun rapport avec la Mère.

Les métaphores aquatiques sont nombreuses chez Guyon. L'héroïne de *la Leçon de Piano* de Jane Campion, si vous vous souvenez de cet admirable film, où cette jeune femme mutique trouve le chemin de l'amour d'un homme au prix de la coupure d'un de ses doigts qui jouent admirablement du piano qu'elle adore par-dessus tout - le piano qu'elle fait basculer dans l'océan, dans les dernières scènes, mais qui l'entraîne aussi dans les profondeurs de ce bleu. Echappant cependant de justesse à la mort, acceptant la jouissance phallique, mariée, professeur de piano, recouvrant la parole, le silence de l'océan d'où surgit la musique continue cependant à l'habiter. Pas-toute dans la jouissance phallique.

Est-ce que cela n'a pas aussi à voir avec cette relation - folle - de la petite fille à sa mère ?